



Cent cinquante grammes de Christophe Colomb

Agnès Dumont



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



Cent cinquante grammes de Christophe Colomb

Agnès Dumont



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

À nous voir tendrement enlacés sur cette photo, on a l'air du couple idéal. Difficile de soupçonner que je n'avais qu'une envie, au moment où le flash avait crépité : arracher un à un les poils de sa barbe au jeune cadre branché qui me malaxait l'épaule.

Marine ne me croit pas. Dubitative, elle contemple mon vieux cliché : une férocité si bien camouflée lui semble suspecte. À quoi rimait cet hypocrite sourire sur mes lèvres si j'étais habitée de pensées aussi néfastes au même instant ? Peut-être m'en veut-elle aussi de lui gâcher les fantasmes romantiques que cette photo suscite en elle.

- Tu avais pourtant l'air drôlement heureuse, constate-t-elle avant de rejeter le polaroïd dans son carton. Depuis des années, c'est une vieille boîte à chaussures qui me sert d'album ; décolorée, avec une sandale vétuste dessinée sur le flanc. Elle traîne sur la table basse, à côté de ma jambe plâtrée.

- Vous étiez à Séville, c'est ça ? Je revois très bien le hangar bondé et les danseuses de flamenco cambrées sur une estrade en bois. À l'instant du « cheese » suggéré par la photographe - une jeune touriste japonaise recrutée par Vincent - je n'avais pas encore eu le temps de m'habituer à ma nouvelle situation de femme déçue. Dans l'attente d'un comportement approprié, j'avais souri, continué les gestes de l'amoureuse, une main de propriétaire négligemment posée sur la nuque de l'amant, comme un navire prolonge sa course un moment après que ses moteurs ont été coupés.

J'y avais pourtant cru, à cette histoire. Et j'avais tenté, pour la vivre, de mettre toutes les chances de mon côté, comme les magazines féminins le préconisaient. J'avais commencé par m'affamer, bien sûr. Le bonheur ne sied qu'aux maigres. À la diète s'était combinée une cure de tisane à base d'écorces de bouleau, de thé vert et de queues de cerise, un breuvage diurétique qui m'avait précipitée aux toilettes toutes les dix minutes mais qu'importait cet inconvenient mineur ? J'étais déterminée à purifier mon organisme avant de partir à Séville. Si j'avais pu dissuader la moindre crotte malodorante de sortir de mon corps pendant cette future semaine de rêve, je l'aurais fait sans hésiter.

J'avais aussi figolé mon allure dans les moindres détails. Les cheveux soyeux ? Un visagiste hors de prix avait glissé quelques reflets cuivrés dans leur masse sombre. Mon teint rosé, je le devais aux efforts conjugués d'un jet de vapeur et d'une croûte d'argile, une demi-heure de pose. Passons sur les épilations

à la cire et autres séances d'abdos intensives : l'entraînement d'un para avant une mission en Afrique ne devait pas demander plus d'efforts. J'étais arrivée à Zaventem exténuée mais avec l'heureux sentiment du devoir accompli.

Il n'était pas facile de pointer le moment précis où tout avait dérapé ; peut-être pouvait-on déjà incriminer le type qui m'avait bousculée tandis qu'avec Vincent, on buvait un café au Starbucks de l'aéroport ? Un cappuccino poisseux qui se répand sur une nouvelle tunique Calvin Klein n'était pas de bon augure, même pour de plus optimistes que moi. J'avais néanmoins feint d'en rire, catastrophée à l'idée de passer pour une maniaque quand je me rêvais décontractée. Grincheuse, ce n'est pas un rôle flatteur. Et je tiens tout particulièrement aux rôles flatteurs. Dans les cafés, j'offre souvent la première tournée, la plus chère, quand ceux qui travaillent le lendemain n'ont pas encore abandonné la partie. Je voudrais que ce soit par générosité mais c'est surtout un besoin de reconnaissance, m'a dit mon psy, un souci d'image, l'envie de ne pas paraître radine. J'ai ainsi une liste de qualités auxquelles je m'astreins quoi qu'il puisse m'en coûter : je me souviens d'un pénible bain de minuit dans une piscine glacée destiné à feindre enthousiasme et énergie, un cauchemar.

– Tu as le DVD ? me lance tout à coup Marine qui semble avoir renoncé à comprendre mes démêlés avec le beau Vincent, chemise blanche et courte barbe sur vieux cliché.

– Dans le petit meuble, non ?

Le vol vers Séville m'avait paru long, parce que je n'avais pas osé exhiber *Autopsies*, un roman de Kathy Reichs qui m'aurait donné l'air d'une cruche en mal de sensations fortes mais le Guide bleu spécial Andalousie, jugé plus opportun, s'était révélé soporifique. Je me serais bien lovée contre la virile épaule qui jouxtait la mienne si une soudaine timidité ne m'en avait empêchée, tandis que Vincent regardait par le hublot.

– Bon, on lance la suite ? s'impatiente Marine.

– Oui, oui, vas-y... ou tu veux une tisane d'abord ? Un verre de vin blanc ?

On opte pour le vin, que Marine va chercher dans mon frigo. *The killing*, la série policière qu'on suit depuis que j'ai la jambe plâtrée, mérite un breuvage digne de son suspense.

– Il paraît que certains tueraient pour porter le pull de Sarah Lund, déclare mon amie en revenant se carrer dans un fauteuil.

Est-ce sa ténacité de pit-bull? La désinvolture avec laquelle elle traite son apparence ? Cette enquêtrice danoise compte pas mal de fans qui lui vouent une dévotion enthousiaste. Il est vrai qu'elle est insolite, je le reconnais volontiers, même si ce constat ne me donne pas envie de porter le même jacquard qu'elle, un tricot épais qui doit piquer sur la peau.

Pendant le résumé des épisodes précédents, Marine siffle une grande lampée de sauvignon avant d'asséner :

– Sarah Lund, au moins, elle se moque de ce que pensent les autres.

Je me renfrogne. C'est trop commode de jouer l'indifférence quand on est un héros de série. Marine a-t-elle déjà réfléchi aux facilités dont ils jouissent ? Parcours balisé, il suffit de suivre le scénario ; aux carrefours, on ne fait que semblant d'hésiter mais on ne se trompe en fait jamais. Quel confort d'être héroïque dans de pareilles conditions ! Même leur solitude, c'est du chiqué: combien de caméramans pour filmer une beuverie « solitaire » dans un appartement minable ? Sans parler des yeux du spectateur fixés sur leur nuque.

Mais admettons-le, Sarah Lund a peut-être quelque chose de différent : un air calme que vingt ans de thérapie ne me donneront jamais, une façon obstinée d'avancer malgré les objections de ses supérieurs ou les coups durs de la vie. On voudrait pouvoir se glisser dans sa peau – juste un bref instant – pour ressentir l'effet que ça fait d'être le chouchou des scénaristes, et qu'importe le pull qui gratte.

– Tu crois qu'elle va avoir une aventure avec le maire? me questionne tout à coup Marine, indécrottable romantique.

Je tends la main vers le bol de pistaches, à côté de la boîte où Vincent continue de sourire, imperturbable. Il ne faudrait pas s'y tromper : cette impassibilité n'est pas due à la seule photo, elle fait partie intégrante du personnage. J'en avais eu un premier aperçu lors des trous d'air qui avaient ponctué notre étape entre Madrid et Séville. Non seulement Vincent n'avait pas levé les yeux de *Moto magazine* mais il avait semblé plutôt surpris quand je lui avais agrippé le biceps. Alors seulement il avait glissé un bras protecteur autour de mes épaules. « Self-control » direz-vous, admiratifs ? Manque d'imagination, tout au plus.

Sur l'écran, les avenues pluvieuses de Copenhague défilent tandis que Sarah s'accroche à la moindre piste avec obstination. Le ciel danois, gris et plombé, contraste avec mes souvenirs importuns de Séville

la lumineuse. Notre arrivée à l'Hôtel Petit Palace, près du musée des Beaux-Arts, avait douché mes rêves amoureux : la porte de la salle de bain, en verre, fermait mal. Impossible d'imaginer la moindre intimité dans ces conditions, le plus petit pipi aurait des allures de cataracte mugissante, j'avais envisagé de me laisser mourir de soif. Vincent affichait, quant à lui, un optimisme sifflotant en défaisant sa valise, comme s'il ne remarquait rien. Pas même le relent de tabac qui rôdait dans les parages : le client précédent avait dû estimer qu'en ouvrant un peu la fenêtre, il pouvait s'adonner à sa nocive passion incognito. Résultat, lorsque Vincent m'avait renversée sur le traversin, je n'avais pas réussi à me concentrer ; les narines en alerte, j'avais reniflé à petits coups scrutateurs : « Tu t'es enrhumée », avait-il conclu en roulant sur le côté.

Quand le coéquipier de Sarah se fait tirer dessus, Marine se recroqueville dans le fauteuil, une main sur la bouche. Je n'en mène pas large non plus de mon côté. Quel choc de retrouver ce grand gaillard immobile sur un lit d'hôpital. De larges rasades de sauvignon viennent à notre secours. Finalement, Marine sourit :

– Il y a toujours un moment où on oublie que c'est une histoire, non ? Et en même temps, si on s'en souvient trop, on s'amuse moins bien...

Elle ponctue sa tirade d'un regard très grave, comme s'il s'agissait d'une vérité fondamentale. On est amies depuis plus de vingt ans maintenant, un lien qui doit beaucoup à notre commune passion pour les séries. Elle remonte à *La poupée sanglante*, une adaptation de Gaston Leroux ; adolescentes, nous adorions Gabriel, l'automate à la beauté parfaite qu'il fallait remonter comme une horloge. On s'arrangeait pour se retrouver seules toutes les deux devant la télé, chez elle le plus souvent : ses parents sortaient beaucoup et nous abandonnaient le salon. De grandes peintures abstraites explosaient sur leurs murs, juste au-dessus du minibar et de sa fameuse liqueur de verveine, cause d'une cuite mémorable.

– On fait une pause, dis-je.

Pipi. Je m'extirpe du divan avec difficulté ; appuyée sur mes béquilles, je sautille à petits bonds maladroits vers les toilettes. Marrant comme cette soirée se calque sur d'autres, plus anciennes : le vin blanc a remplacé la liqueur trop sucrée des parents de Marine mais nous sommes toujours là, inchangées ou presque, vautrées dans nos divans et plus ou moins amoureuses du héros de la série.



– T’as fini ?

Marine me connaît bien, inutile de lui cacher mes besoins naturels. Pas question non plus de rechigner à boire une bière en sa compagnie. Alors que le premier soir, à Séville, quand Vincent m’avait proposé une Cruzcampo après notre balade sur les berges du Guadalquivir, j’avais décliné. Toujours à cause de cette stupide histoire de toilettes, dans notre chambre, et de cette promesse que je m’étais faite de ne jamais poser les fesses dessus. Vincent n’avait pas eu de tels scrupules quand on était rentrés : décontracté, il avait ôté son pantalon et s’était dirigé – en chaussettes – vers la porte vitrée. Dieu seul savait ce qu’il aurait imposé à mes tympans si je n’avais allumé la télé in extremis.

– Alice, tu veux un coup de main? Qu’est-ce que tu fabriques ?

– J’arrive !

Je tire la chasse et rajuste mon jeans aussi vite que je le peux, en équilibre sur une jambe. Retour précipité au salon. Marine, ce n’est pas une patiente. Depuis que j’ai le pied plâtré, elle vient me tenir compagnie en soirée mais son sens du sacrifice s’arrête là.

Pendant qu’elle relance les aventures de Sarah Lund, me trotte encore en tête cette vision fugitive de Vincent, sa petite croupe, curieusement dodue pour un homme, moulée dans un slip ajusté et puis les chaussettes Omer Simpson dont il était si fier et qui lui sciaient les mollets... j’avais fermé les yeux. Le collègue de Sarah, père de trois petits enfants, décède. Ce rebondissement inattendu jette un froid polaire dans mon salon. Marine sort son mouchoir, je grogne des onomatopées désapprobatrices : cette fois, les scénaristes l’ont bien malmenée, notre héroïne, d’autant qu’elle est plus ou moins responsable de cette mort. Mais fidèle à elle-même, Sarah poursuit son enquête sans broncher, malgré l’animosité de la veuve. Où dissimule-t-elle la culpabilité qui doit la ronger ? Un gros plan sur son regard opaque ne nous révèle rien.

– Je n’aurais jamais pu faire ça, me confie Marine, sur le ton de celle qui aurait renoncé depuis peu à une possible vocation.

Je la regarde, amusée. Mon amie est secrétaire dans un lycée, un boulot peu compatible avec la gestion de cadavres. Et les faux ongles laqués qu’elle arbore depuis quelques semaines, des appendices démesurés qui doivent l’empêcher de taper la moindre lettre, ne lui seraient d’aucun secours pour palper les corps

encore tièdes. Rien que l'imaginer me fait sourire mais quand elle s'en aperçoit, je change de sujet.

On a déjà eu cette discussion, à propos des ongles : Marine estime, avec raison, que mes propres moignons rongés n'ont aucun conseil à lui donner. D'après mon psy, cette banale manie à laquelle il a donné un nom compliqué – onycho... quelque chose – serait un acte auto-agressif, une sorte de pulsion sadique que je retournerais contre moi-même, liée à une forme d'anxiété. En attendant, je suis honteuse de mes mains et j'avais eu recours à mille artifices pour les camoufler quand j'étais partie à Séville. Je me demande si Vincent l'avait remarqué. Sans doute que non, il était assez peu observateur, comme garçon. J'avais pu très vite baisser la garde avec lui et au bout de trois jours, j'en étais même arrivée à me demander pourquoi je m'étais imposé le Guide bleu dans l'avion.

C'était pourtant ce même Guide qui nous avait conduits à la maison de Pilate où j'allais vivre un moment si intense, mais le pauvre Vincent n'y serait malheureusement pour rien. On avait débarqué en fin d'après-midi dans cette villa aux allures romaines qui était considérée « comme l'un des plus beaux palais de Séville », avais-je lu. Telle une vieille dame, les mains dans le dos, j'avais déambulé sous les arcades et j'avais aussitôt été happée par une émotion mystérieuse, peut-être le même genre d'embrassement que les gamins prétendaient avoir vécu à Beauraing, Lourdes ou ailleurs, c'était l'idée qui m'était venue. Pourtant il n'était question ni de Dieu ni de sa mère dans mon cas, seulement de beauté, mais peut-être que c'était pareil. J'avais flâné entre patios et jardins, musardé, le cœur doucement étreint, tenaillée par l'envie de pleurer tant mes sensations se mélangeaient : mélodie cristalline des fontaines, contraste des azulejos sur le blanc des colonnes, arcades sculptées, murs ocres sous le soleil volé de février, ciel bleu, effluves odorants des plantes aromatiques, de quelques roses qui avaient traversé l'hiver...

Je m'étais adossée contre un mur, les yeux levés vers une terrasse noyée dans une lumière dorée : c'était un lieu où puiser sa force, une sérénité future quand on serait replongé dans le chaos du monde, un lieu qui compensait la laideur du reste, comme les sculpteurs de dentelle de pierre compensaient les fanatiques qui détruisent, un lieu qui permettait d'équilibrer, d'apaiser notre tumulte intérieur, un art de vivre qui combinait calme et intensité, un lieu où revenir. Absolument.

Je me l'étais promis quand Vincent avait suggéré qu'on aille manger des tapas : « Le tourisme, ça me creuse. Tu n'as pas faim, toi ? »

Dans mon salon, Marine s'étire, il n'est pas loin de onze heures :

– Je suis crevée. Ça t'ennuie si on regarde la fin demain ? J'ai une grosse journée, je dois me lever tôt et...

– Non, non pas de problème... tu veux loger ici ?

– Tu es folle, non, je préfère mon lit, allez, j'y vais...

Elle se redresse, ajuste son pull et jette un ultime coup d'œil à Vincent qui, placide, sourit toujours dans sa boîte à chaussures.

– En tout cas, si tu n'en veux plus, de ce bel homme, présente-le moi, je lui trouve un petit quelque chose, moi...

– Mmmmm, je ne sais pas ce qu'il est devenu, tu sais, ça remonte à plus d'un an, cette histoire...

Marine enfle sa veste et cherche ses clés, opération toujours délicate.

– Et tu ne m'en avais même pas parlé, c'est dingue, fait-elle en palpant ses poches une à une.

– C'est qu'il n'y avait pas grand-chose à en dire...

– Tu es une sacrée difficile, si tu veux mon avis !

Là-dessus elle brandit son trousseau comme un trophée, me plante un baiser sur la joue et se sauve :

– Ne bouge pas, je tirerai la porte derrière moi.

Je suis son conseil et reste assise sur le divan, farfouillant au hasard dans les vieilles photos de Séville. Pourquoi avait-on gardé la visite de la Cathédrale pour le dernier jour ? C'était pourtant un des monuments les plus symboliques de la ville, qui soulignait le mélange de cultures qui lui était propre. D'après mon précieux Guide, le clocher s'appelait la Giralda, ancien minaret de la Grande Mosquée convertie en cathédrale après la reconquête de la ville. Pour l'atteindre, il fallait se taper une tour de trente-cinq étages quand même, sans escalier puisqu'à l'époque, le muezzin la gravissait à cheval. J'étais arrivée au sommet en nage mais la vue en valait la peine : « Super » avait déclaré Vincent.

C'est en redescendant qu'on était tombés sur le tombeau de Christophe Colomb. Difficile de dire comment un tel mastodonte avait pu nous échapper jusque-là. Il représentait le cercueil du héros voyageur porté par les quatre royaumes : Castille, Leon, Aragon et Navarre. J'avais observé les emblèmes des uns et des autres, fascinée par la croix enfoncée dans une grenade qui symbolisait la victoire des Chrétiens sur



les Musulmans. Tout à coup, un guide français s'était approché et j'avais tendu l'oreille : tout le corps de Christophe Colomb ne se trouvait pas dans ce cercueil, avait-il affirmé aux touristes qui s'agglutinaient autour de lui. Cette déclaration avait engendré un certain brouhaha. Comment, un tel faste pour ne célébrer qu'une portion de l'intrépide Génois ?

Tandis que le groupe se dispersait, la formule du guide était restée gravée en moi comme l'épithaphe de ce voyage : il n'y avait que cent cinquante grammes de Christophe Colomb dans ce prodigieux tombeau et guère plus de Prince Charmant derrière le sourire étincelant de Vincent.

Copyright : Agnès Dumont (2014)

Graphisme : Françoise Hekkers – Direction Communication, Presse et Protocole
Fédération Wallonie-Bruxelles

Editrice responsable : Martine Garsou – Service général des lettres et du livre
Fédération Wallonie-Bruxelles
Bd Léopold II, 44- 1080 Bruxelles
www.lettresetlivre.cfwb.be

Agnès Dumont est licenciée en philologie romane et vit à Liège. Elle a publié toute son œuvre aux éditions Quadrature.



Du même auteur :

Demain je franchis la frontière, nouvelles, Louvain-la-Neuve, Quadrature, 2008

J'ai fait mieux depuis, nouvelles, Louvain-la-Neuve, Quadrature, 2011

Mola mola, nouvelles, Louvain-la-Neuve, Quadrature, 2013

